ÉTUDES ET MÉMOIRES

I

POUR RESSAISIR LE SENS DE LUCRÈCE

(*De rer. nat.* II, 42-45).

PAR G. DE PLINVAL

Professeur à l'Université de Fribourg

Lorsque devant les chefs-d'œuvre de la sculpture antique la détérioration de certaines pièces maîtresses nous laisse impuissants à imaginer ce que devait être, dans l'intégrité première de l'œuvre, la direction d'un mouvement, l'harmonie d'un geste ou l'élan d'une draperie, nous ressentons, quelle que soit la beauté des parties conservées, et précisément en raison même de cette beauté, une impression de regret et de peine. C'est une impression de ce genre, faite d'insatisfaction et de dépit, qu'il nous arrive trop souvent d'éprouver lorsque nous lisons le *De rerum natura* de Lucrèce. Que des erreurs de toute sorte rendent épineuse l'interprétation des passages techniques, nous en prendrions encore notre parti ; mais que des fautes stupides portent atteinte dans les passages d'un caractère plus moral, plus élevé, à l'inspiration même du poète, à la pure beauté du jaillissement original, voilà ce dont nous ne pouvons nous consoler. Tel est, par exemple, au début du livre II, le « complexe d'erreurs » qui altère de manière irréparable, pourrait-on craindre, la belle exhortation de l'auteur.

Le poète, après son admirable et nostalgique : *Suave mari magno...*, s'est attaché à décrire les éléments réels et substantiels du bonheur humain. Sa démonstration s'adresse à un personnage riche et puissant, un grand chef militaire, le préteur Memmius. Ni

les raffinements du luxe : *Si non aurea sunt...*[1], ni les jouissances exaltantes du commandement : *Si non forte tuas legiones...*, ne le laisseront goûter son bonheur si, dans le for intérieur de sa conscience, il reste poursuivi et troublé par l'idée obsédante des dieux et la terreur de la mort.

Reprenons le texte tel qu'il nous a été conservé. D'abord deux vers d'une admirable fermeté :

40 Si non forte tuas legiones per loca campi
41 fervere cum videas belli simulacra cientis.

Puis deux vers qui semblent désespérément avariés :

42 subsidiis magnis + epicuri + constabilitas
43 ornatas armis + itastatuas + tariterque animatas.

Enfin, un vers étranger à la tradition manuscrite et qui, cité fortuitement par le grammairien Nonius Marcellus (503, 25, édit. Lindsay, t. III), a été ramené à cette place par l'humaniste Lambin :

fervere cum videas classem lateque vagari.

L'ensemble est si peu satisfaisant qu'Adolf Brieger (Teubner, 1909, p. 33 et 211) ne l'accepte qu'en conjecturant l'existence d'une lacune[2], et que A. Ernout, se défiant d'une forgerie due à quelque *lector doctus* (*Commentaire*, 1925, p. 217), jetterait volontiers pardessus bord les deux vers altérés 42-43 qui, de toute manière, dérangent le mouvement de la phrase.

L'idée vraiment heureuse et neuve de J. Martin (Teubner, 1934, p. 45) a été, à notre avis, de ne pas admettre la séquence nécessaire des vers 42-43 et, en intercalant entre eux « le vers de Nonius », d'inférer que les participes *constabilitas* et *animatas* pouvaient ne pas s'appliquer au même sujet. Le vers de Nonius se trouve ainsi replacé au seul endroit où il soit manifestement dans « le mouvement de la phrase », et non pas, comme Munro avait imaginé de le faire, rejeté *in fine* après le v. 46 ; l'idée se partage

1. Ne serait-il pas bien meilleur de lire comme suit les vers 22-23 :

« deliciae quoque uti multae substernere possint
gratius interdum, neque natura ipsa requirit ».

2. Il considère que *classem* requiert la présence d'un adjectif possessif pour correspondre à *tuas legiones*.

entre deux objets bien mis en symétrie : les forces terrestres et les forces navales. La difficulté était de trouver un sujet aux participes *ornatas* et *animatas*. Un terme comme *naves* aurait convenu pour le sens ; afin de serrer la graphie de plus près, J. Martin s'est risqué à introduire le mot technique *stlattas*, dont aucun poète classique n'a fait usage.

Mais, avant d'accepter sans hésitation le texte de Nonius, n'aurait-on pas dû se demander s'il est bien assuré? Qui ne voit que l'élan général du morceau appelle visiblement *classes*? La symétrie à garder avec *tuas legiones*, la loi allitérative du texte fondée sur une série de sifflantes, tout cela nous invite à lire : *fervere cum videas classes*. Si les manuscrits portaient *classem*, un paléographe éprouverait peut-être des scrupules à les corriger ; mais, s'il s'agit d'une citation faite de mémoire, pourquoi hésiterions-nous à la corriger? Grammairien, désireux seulement de bien établir la quantité brève de *fervĕre*, Nonius, en prenant l'un de ses exemples chez Lucrèce, ne s'est pas soucié de le transcrire avec une exactitude rigoureuse. Tout à côté de ce vers, il rapporte de manière incorrecte un hémistiche de Virgile (503, 23) :

Aen. IV, 567 : « iam littora *fervere* flammis » (au lieu de : « fervere littora »).

Dans Lucrèce même, II, 16, mentionné page 278, 17, il a lu : *degimus hoc aevi*. Son autorité ne saurait donc imposer le singulier *classem* et, si, comme tout nous y convie, nous adoptons *classes*, il devient inutile de partir en quête d'un sujet pour *ornatas... animatas*, et il n'y a plus, pour rendre le v. 43 intelligible, qu'à trouver un adjectif ou participe en *-as*. Nous proposons *aptas*.

Mais il reste à résoudre le problème posé par l'énigmatique *epicuri* du v. 42. Or, si l'on songe que la vision belliqueuse suggérée par Lucrèce se développe sur deux objets symétriques, qu'elle s'organise sur le thème *terra mari*, on sera amené à chercher si, dès le v. 42, il n'a pas voulu préparer l'évocation des forces navales. Il n'est pas certain qu'il ait brusquement jeté à la face du lecteur son *fervere cum videas classes*, et c'est pourquoi, au lieu de chercher dans des termes militaires terrestres la solution désirée, au lieu du *magnisque elephantis* de Lachmann ou du trop ingénieux *et ecum vi* de Munro, ou de *equitum vi* de Reid plus acceptable pour le sens, nous proposons : *ex aequore*.

Nous aurons ainsi, croyons-nous, restitué dans sa pure et sobre vigueur la pensée de Lucrèce :

40 Si non forte tuas legiones per loca campi
fervere cum videas belli simulacra cientis,
42 subsidiis magnis *ex aequore* constabilitas,
fervere cum videas classes lateque vagari
43 ornatas, armis *aptas* pariterque animatas,
his tibi tum rebus.....

« Si, lorsque d'aventure dans les plaines spacieuses tu vois bouillonner tes légions, se livrant à des branle-bas de guerre, solidement appuyées par de grands renforts du côté de la mer, — lorsque tu vois tes flottes bouillonner et jusqu'à l'horizon évoluer, tout équipées, préparées aux combats et animées d'un courage égal, si alors devant tous ces objets..... »

La phrase se développe d'un élan simple et puissant ; la conjonction fondamentale : *Si non*... demeure bien en relief. Les idées se succèdent, se pressent, pourrait-on dire, mais sans chevauchement ni enchevêtrement ; les notations symétriques s'alignent avec aisance : *legiones... classes ; per loca campi... ex aequore*. La reprise : *fervere cum videas classes*, prend toute son énergie, et le *pariterque animatas*, qui, lu isolément, n'offrait qu'une platitude, acquiert, en opposant à l'ardeur des forces terrestres celle des forces maritimes, une signification toute neuve.

Au point de vue paléographique, la filiation d'erreurs :

ex aequore < *execore* < *epicuri*,

s'explique très facilement dans un texte écrit en minuscules (cf. Ernout, Introduction, p. XVIII). La faute *itastatuas*, qui peut remonter au texte en capitales, procède originellement d'une dittographie de la finale ARMISIS APTAS, que l'on aura essayé d'amender en lisant, d'une part, *istas tuas* (sous l'influence de *tuas legiones*), d'autre part, *ita tuas* (peut-être sous l'influence de *pariter*), et enfin *statuas*, par analogie avec *videas*. On comprend que ces lignes étranges, jointes à l'omission du « vers de Nonius », aient découragé le copiste du *Quadratus*, qui a laissé en blanc l'espace de trois vers, tandis que le scribe de l'*Oblongus*, par conscience professionnelle, copiait, mais à l'encre rouge et en caractères différents, comme pour dégager sa responsabilité, un texte qui n'offrait plus de sens.

G. DE PLINVAL.